

Le cerquelellet

BIMESTRIEL N°14

L'ALTERNATIVE LIBERTAIRE TOULOUSE ISSN 1264-9112 DECEMBRE 1997 - 10 F

De Stockholm à Tokyo, les maîtres de l'Amérique libérale étalent sans complexe leur cynique égoïsme. Après avoir imposé au monde, avec l'aide des maîtres-chanteurs du FMI et de l'OCDE, et la complicité active des gouvernements, la main mise sans contrôle ni partage des détenteurs de capitaux sur le destin des peuples, leur arrogance démonstrative est un aveu. C'est celle du criminel sûr de son impunité. Vous survivez libéral, vous souffrez libéral, vous noyez votre désespoir dans le coca. Sachez que vous devrez aussi suffoquer libéral, et que vos mutilations seront bénies par l'Oncle Sam.

Après moi le déluge est l'unique devise des maîtres du marché mondial... Marché aux esclaves... Marché de dupes aussi. Seuls ont droit à la considération, à la citoyenneté et, pour finir, au nom d'homme les détenteurs de la richesse spéculative, ceux que les média nomment « décideurs » et qui ne sont, de fait, que des satrapes armés de comptes en banque. Ce déni de citoyenneté est le fondement moral de la pensée libérale, de sa pratique politique et sociale. Qu'elle se prétende démocrate relève de l'imposture.

Depuis plus de vingt ans, les « élites » justifient reniements et soumission intéressée aux dictats ultralibéraux par l'absence de « marge de manœuvre ». Quand tout le travail du monde politique, soi-disant représentant, et au service, des citoyens devrait consister à créer ces « marges de manœuvres » et mettre l'économie au service des citoyens. Ne rêvons pas. Dans le contexte actuel de contre-révolution mondiale, aucune avancée démocratique et sociale ne sera possible et durable, aussi minime soit-elle, sans mise au pas de l'économie spéculative. Mais combien sommes-nous à le vouloir vraiment ? ■

Ravachefolle

UNCLE SAM NEEDS YOU!



« L'Oncle Sam a besoin de toi », affiche célèbre de la propagande américaine de la 1^{re} guerre mondiale.

« Croire au progrès ne signifie pas qu'un progrès a déjà eu lieu ».

Kafka. « journal »

Au fil de l'eau

En entrant dans le patrimoine mondial de l'humanité, le canal est entré dans le village planétaire du fric. En 1996, les premières assises du Canal voit la parution du livre blanc du canal des deux mers. L'enjeu : l'eau, les abords touristiques. On retrouve tous les représentants des collectivités locales, régionales, nationales, les investisseurs, les bureaux d'études. C'est plein de déclarations, de bonnes intentions, qui par ailleurs, vilipendent l'état pour avoir laissé l'ouvrage de Riquet si mal en point.

L'état, en 1991 passe la gestion du domaine public fluvial à Voies Navigables de France, (VNF) forme juridique ÉPIC, établissement industriel et commercial, habilité à faire des bénéfices. Une espèce de privatisation. Depuis des décennies, les canaux sont l'appendice des soucis de tous les gouvernements. Un bateau qui vit cent ans, qui transporte 400 tonnes de pondéreux, en laissant des souvenirs aux badauds de Bordeaux jusqu'à Sète, ça fait pas l'affaire des industriels qui ont besoin de vendre leur goudron, leur béton, leurs camions, leurs prothèses et leurs médicaments liés aux accidents de la route. Tout au plus est-il intéressant pour transporter de l'eau, celle de la compagnie du Bas Rhône, par exemple. Cela fait de nombreuses années que VNF n'a pas osé nous redire les chiffres ridiculement bas qu'elle encaissait pour ce trafic. Faut dire, les agriculteurs sont exonérés à 97 % du prix de l'eau... Donc la batellerie traditionnelle est morte de n'avoir pas su s'organiser.

Dame ! Des nomades, fréquentant peu l'école, face à une SNCF subventionnée, institutionnalisée. Des bateaux voués au déchirage, avec prime de l'état. Un canal, rarement dragué, à ce point que les demiers marinières ne pouvaient charger totalement leur péniche au risque de se poser au fond. Des écluses qui fuient. Des troncs d'arbres qui flottent et cassent les hélices. Des ponts si bas qu'il faut naviguer la timonerie ouverte, laissant le pilote au caprice du climat. Des prix du fret qui tombent...

La nature a horreur du vide

Et comme tous les espaces laissés à l'abandon, une nouvelle génération de gens du bateau s'installe sur le canal et récupère, astique, aménage, remet en état ces vieux dinosaures. Sur le Midi toulousain, une quarantaine de bateaux depuis une quinzaine d'années. La voie d'eau est toujours la même, seul le regard porté sur elle a changé. La ville de Toulouse n'échappe pas à l'attrait de l'eau : la ville est tournée vers le fleuve. Et depuis juillet-août 1997, on sait qu'elle va s'occuper de son canal. Suite à une annonce légale, elle propose une délégation de gestion du port Saint-Sauveur, à une personne privée ou morale. Elle décrit des installations dont nul n'avait pu se rendre compte puisqu'elles sont encore à construire. Un coup de fil au 26 septembre, au service administratif de la mairie, pour connaître la taille du port, nous apprend que la concession liant la ville et VNF est encore à conclure, que la



ville propose un espace dont elle n'a encore aucun titre...

Le prix du port

Au mois de novembre, un conseiller municipal nous apprend que le prix du port sera fixé en fonction de la surface du plan d'eau. Faut dire, que si au mois de septembre on a été aussi curieux, c'est que les péniches paient à VNF une redevance du domaine public fluvial et elles voient ce prix du stationnement tripler : sans concertation, sans indice économique, sans texte de références. Seulement l'application du tarif ! Or celui-ci ne comprend ni l'accès à l'eau, ni l'accès à l'électricité. Pour une péniche de 38 mètres, la taxe passe donc de 9 600 frs l'an à 27 000 frs l'an.

Oh ! évidemment, c'est pas des chiens : si c'est trop cher, allez-donc à Ramonville ou à Auzeville, on garde le même prix, là-bas ! Et puis si vous avez des difficultés, demandez à la CAF. Un organisme de solidarité peut très bien alimenter une gestion privée par le biais de ces allocataires. Ne protestez pas si fort : nous sommes bons princes, l'augmentation, on vous l'échelonne sur 5 ans.

De la représentation de nos édiles

De tous les élus contactés à ce jour quelques uns ont pris position. Monsieur Cohen, député maire et président de l'association des communes riveraines du Canal, développe l'argumentation suivante : VNF nous envoie des populations peu fortunées à priori, pour lesquelles il faudra éventuellement développer de l'action sociale, de la voirie, de la sécurité, populations qui ne paieront ni la taxe d'habitation, ni le foncier. Il

existe une commission territoriale au sein de VNF qui regroupe les institutions y compris les usagers, et la question n'est jamais venue en réunion.

Je ne vous raconte pas le silence étourdissant de Marc Censi président de la commission territoriale. Son secrétariat ne répond plus. Monsieur Bénabarre, qui se souvient de ma lettre m'affirme qu'il n'y peut rien. C'est pas eux qu'il faut voir. Et si j'y tiens tellement à ma réponse on me l'a fera... mais embêtez pas comme ça. A la présidence de VNF même violon, on vous répondra. Idem pour le ministère des transports, et Guy Hascœt, membre du CA de VNF député vert de Roubaix. On n'est pas prêt d'avoir les décisions du conseil d'administration de VNF qui émet des documents de nature administrative mais dont la parution au journal officiel n'est pas obligatoire. Faudra probablement passer par la Commission d'Accès aux Documents Administratifs (CADA).

J'suis pas douée mais j'suis têtue

Une pétition est organisée. Son but, en remettre une louche dans les médias locaux, qui nous ont à la bonne, afin d'infléchir pour obtenir une négociation. J'imagine une théâtralité : déplacement des péniches navigant pour aller remettre officiellement les pétitions (à l'heure actuelle 800). Faut dire que les loueurs professionnels, vous savez les « tupéroires » qui se louent 8 000 fr la semaine pendant les vacances, ont un abattement de stationnement de 75 % à 50 % selon la taille de la compagnie. On en demandera un aussi. L'honneur de VNF sera sauf. Bon salut, les aminches, J'veus ai parlé de l'aspect administratif, si ça vous intéresse la semaine prochaine, j'veus ferai l'aspect technique... ■

Danielle

Le Passé est Présent

Bien sûr, toi, moi et quelques uns, nous nous en doutions puisque nous étions de tous les rassemblements... toi, moi et quelques autres chevaliers errants nous nous tenions chaud sous les banderoles, nos étendards de liberté que nous brandissions toujours au pluriel, comme pour exorciser nos peurs face au totalitarisme rampant. Mais c'est nous qui fûmes projetés à terre, mon amour, mon amie à qui j'écris ce soir le récit de mon histoire...

Tu ne peux pas savoir le frisson que je ressens à t'imaginer enfin au cœur de ma plume où bat l'encre. Mon ultime richesse, c'est bien cette page blanche arrachée clandestinement au bloc pour tenter de me retrouver dans ton regard avec mes mots. Comme tu es loin... Et ma douleur lancinante, mes tremblements de mains hantent mes pensées de vertiges et autres questions fiévreuses. Comment a-t-on pu en arriver là ? Comment a-t-on pu croire à ce mirage de démocratie où, chaque jour qui passait, jetais des gens à la rue, appauvissait des hommes, broyait des êtres, éloignait l'humanité de sa juste dignité ?

Liberté, égalité, fraternité jamais conjuguées ont laissé place à des slogans protégés par des miradors.

Et peu à peu, la croyance qu'il faut obéir à « ça » a fait suffisamment son chemin pour que l'on se sente coupable de se surprendre à penser encore à soi et à l'hypothèse d'un refus.

Mais, tu sais, ce soir ça va... comme on peut aller quand on ne sait plus où aller au pays des barbelés. Je profite alors du temps suspendu de cette nuit refuge et du peu de silence conscient volé à mon sommeil pour que le souvenir de ta présence reste en moi un parfum du présent. Et c'est bien chaque nuit où je cède à ce rite pour ne jamais te perdre tout à fait qui m'aide à accepter que le jour se lève encore sans que tu ne m'éclaires de ta silhouette rieuse et libre - simplement libre. Alors, je parle à ton absence et je t'imaginer car enfin je te ressens... Merci à toi de ton amour et de ces mots fragiles que je ne pensais plus pouvoir respirer même sur le papier.

refus...libre...imaginer...amour. Là je peux jouer avec les mots et les disposer sur cette feuille dans le désordre que je veux. Et y trouver un sens comme on trouve un sens à sa vie.

Et ce soir est fête parce que je t'écris et parce que c'est interdit. Je rassemble alors un peu de fierté dans mes doigts amaigris d'exister encore et surtout par moi-même. Car ici, dans ce camp, on n'est pas entouré des autres, on y est encerclé ! Et, plus on y est nombreux, et plus je me sens seul : isolé à jamais de mes compagnons de déroute, l'espoir fripé, carcasse repliée sur mes douleurs et sur mes doutes. Et cette souffrance muette, ces cris étouffés semblent être ici la chose la

mieux partagée par les survivants en sursis que nous sommes : ainsi nos silences sont bien plus éloquents que nos rares bavardages...

Toujours la même sale histoire : quand ils sont venus pointer du doigt tendu, l'étranger, le différent, le non-conforme, nous étions trop peu à gueuler nos désirs, nos idéaux, nos utopies à poing

cherchent un modèle, puis un père et ne trouvent logiquement qu'un chef puis un tyran.

Et ici, ce fut pire, encore pire : le froid, l'humidité, la peur qui courbent l'échine, égrènent les heures qui pèsent sur les membres et vident les pensées de toute espérance.

Tu sais, la quasi certitude de disparaître ici, même si elle m'emplit d'une tristesse malheureusement résignée m'est néanmoins beaucoup moins pénible que l'angoisse de ne pouvoir témoigner de ce qui s'y trame, de ce cauchemar éveillé afin que plus jamais « ça » ne se reproduise.

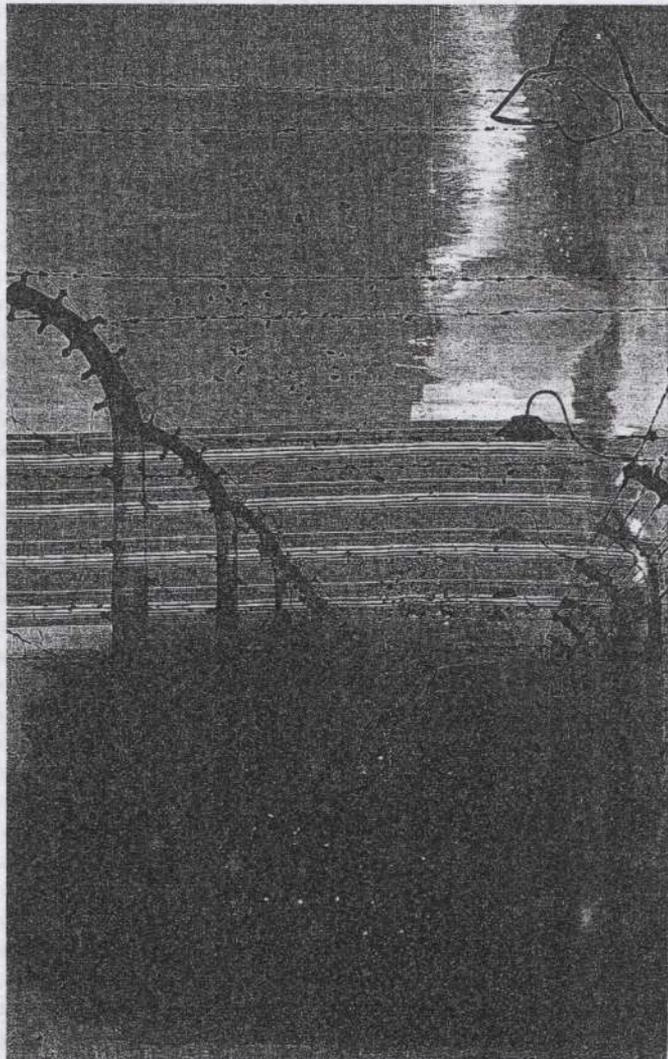
Mon ultime acte de résistance sera donc de faire en sorte que ces lignes ne s'effacent pas avec le temps et que cette lettre s'envole vers toi car une idée, rien qu'une idée qui s'échappe peut encore essayer... qui sait ?

Et si un jour quelqu'un d'autre que toi me lit, il aura, peut-être lui aussi, l'intuition que ce récit est atemporel, et alors peut-être, fera-t-il tout ce qu'il faut pour que ce témoignage appartienne définitivement au passé.

Pour finir, tu te souviens, je pense à cette femme oiseau vêtue de noir et qui nous émerveillait tant et tant de la beauté des mots :

*« J'avais fini mes voyages, j'avais posé mes bagages
... et qu'importe ce qu'on peut en dire
Tant que je pourrai le dire
Ma plus belle Histoire d'amour, c'est
VOUS »* alors,
*« du plus loin que me
revienne »*

Mon amour et mon amie, je t'aime...
Patrick



levé mais c'est d'abord l'indifférence qui nous a vaincus : le repli sur soi, le chacun pour soi, le mépris de soi et de l'autre, le culte cynique du renoncement appelé réussite, la peur de perdre le vide accumulé curieusement nommé richesse et enfin cette grande solitude d'enfants perdus qui se

De l'appel des 250 à Ras l'front Toulouse

Ras l'front existe depuis sept ans à Toulouse. Comment s'organise t-il dans le tissu socio-politique ? Depuis l'appel des 250, qu'en est-il de la construction de ce mouvement ? Ce sont les questions posées à X, militant et animateur de RLF.

Le Coquelicot : Peux-tu nous rappeler l'histoire de la création de Ras l'front.

X : là-dessus, je ne connais pas suffisamment l'histoire dans le détail, mais pour ce que j'en sais c'est plutôt des gens issus d'une organisation politique qui ont créé et organisé Ras l'front. Ce sont des individus qui ont vu une urgence et une nécessité, face à la montée du FN, et ainsi, ils ont organisé une riposte différente, ce qui déjà est intéressant.

Donc, des personnes issues d'une organisation, en 1990, ont su prendre le vent de cette période et mobiliser des énergies individuelles sur le plan du collectif. Peux-tu nous expliquer le comment du pourquoi ?

X : en effet dès le départ, l'appel des 250 a fédéré des gens qui n'étaient pas organisés, des « intellectuels », qui pour la plupart se retrouvent peu, ou pas du tout, dans un cadre organisationnel. La logique de RIF, qui la différencie du DAL et de AC!, c'est que la lutte contre le fascisme n'est pas quelque chose d'événementiel, ça s'inscrit forcément dans la durée. On le voit, après sept ans d'existence, et je pense que RIF est là pour un moment encore. Les gens qui étaient à l'initiative ont une culture d'organisation qui basent leur action sur l'agitation et le coup politique, mais il se trouve que la lutte contre le fascisme c'est autre chose. Il ne s'agit pas de faire du bruit pendant deux ans puis de passer à autre chose. Ça induit des comportements nouveaux. Il faut construire dans le temps et dès que l'on construit dans le temps il faut penser différemment, et là est le travail de réseau. RIF nous met dans l'obligation de sortir des logiques d'agitation pour construire et c'est pour ça que RIF nous intéresse. Je n'ai rien contre l'agitation, il y des moments où elle a été utile, c'est un outil et une arme qui peut être intéressante, mais moi ce qui m'intéresse, c'est la dimension de construction, de confection de solidarités, de réseaux dans la logique de RIF.

Pour revenir à la différenciation des pratiques du DAL et d'AC! et de leurs luttes, on pourrait être tenté de dire que cela fait parti du jeu institutionnel. Pour ce qui est de la lutte contre le fascisme, on ne peut pas dénommer si clairement l'objet, car s'il y a une part de rationnel il existe aussi tout une part de fantasme et d'irrationnel. Qu'en penses-tu ?

X : RIF s'occupe de politique et essentiellement de politique, au sens profond du terme, on n'est pas sur des enjeux de pouvoir mais de survie,

de civilisation et cela donne donc, une autre dimension. Alors que souvent, le militantisme politique est sur des enjeux de pouvoir. On retrouve aujourd'hui RIF autant contre le PS des lois Chevènement que contre l'aspect sécuritaire et la fascisation de la société. Ce n'est pas une question de parti, on est vraiment sur des enjeux fondamentaux de société, de valeurs, d'éthique. Je crois que ça tourne autour de ces idées là. Cela forcément induit des comportements politiques différents chez les copains qui sont à RIF à Toulouse. Je dis ça parce que je suis à Toulouse, parce que si je pense à quelques personnes de Paris, c'est autre chose. A

riquement l'ont créé, même si aujourd'hui ils sont en minorité dans RIF. Ils ne perçoivent pas l'autre dimension. Ils sont victimes d'un certain réalisme politique. Ils ne se rendent pas compte que s'ils gagnent, ils vont tuer RIF. Ils ne feront de RIF qu'un nouveau SOS-Racisme, et l'on en connaît aujourd'hui les limites. Capables de faire du bruit pendant deux ou trois ans et rien sur le long terme, ça ne construit rien. Aucune solidarité, aucune idéologie, aucune prise de conscience.

On sait qu'il y a maintenant pour RIF un enjeu important. Garder son indépendance ou jouer dans la cour des grands, au travers du comité de vigilance. Quelle est ta position là-dessus ?

X : on a eu le temps de mûrir une analyse sur cette façon de militer autrement et c'est vrai aujourd'hui ce qui se joue au niveau national, c'est-à-dire rester un réseau et ne pas devenir une nouvelle organisation, est unique en France. Il y a un réseau de collectifs avec peu ou pas de représentation au niveau national et un conseil national dont aucune décision ne peut prévaloir sur les décisions des collectifs. Les gens qui sont sur la ligne du Front républicain défendent coûte que coûte de s'investir dans le comité de vigilance. Je suis un des rares qui dit qu'il faut que RIF reste en dehors de ce comité. Là-dedans, on trouve les partis du gouvernement (PS, PC, MRG...). On peut être avec eux sur un projet bien défini, dans les objets et dans le temps, mais, par principe, on doit garder notre indépendance par rapport au pouvoir. On ne peut pas être associé avec des gens qui votent les lois Chevènement et dire par la suite qu'on les condamne. Pour ces militants politiques, qui sont sur la ligne du front républicain, il est insupportable de voir un tel mouvement fonctionner avec un esprit libertaire. C'est là toute la question. Un mouvement où chacun respecte l'autre et les limites que le groupe se donne, ça leur est insupportable. Ils ne peuvent que le constater. Ils ne peuvent instrumentaliser cette énergie.

Jusqu'où, le groupe de Toulouse peut s'engager au regard de ces pratiques ? Est-il capable de se détacher du collectif national si celui-ci considère que l'intérêt de RIF est de rentrer dans un collectif comme le Front républicain ?

X : honnêtement, je pense, comme un certain nombre de copains à Toulouse, que si jamais ceux qui tentent actuellement l'OPA gagnent, certains animateurs de RIF ne suivraient pas. On fait parti des collectifs qui sont les plus virulents, les plus



Paris c'est d'autres enjeux et puis RIF, ça brille un peu, donc ça devient quelque chose qui pourrait se monnayer. Je pense que les gens qui essayent de tenter une OPA sur RIF sont des gens honnêtes. Ils sont sur la logique du front unique et je pense, que, s'ils sont condamnables d'après notre regard, ils ne font ni plus ni moins que ce qui s'est toujours fait en politique. La fin justifie les moyens, ce qui veut dire que l'on est prêt à tout pour défendre des idées qui nous semblent nobles. Et on est prêt à toutes les compromissions et prêt à toutes les bassesses. Mais je pense que ces gens là sont convaincus de la justesse de leurs objectifs : simplement récupérer le mouvement, car ils font partir des gens qui histo-



anciens et les plus convaincus du combat pour que RIF reste ce qu'il est, ce qui a fait sa réussite. Pas en terme « on a réussi parce que on a bien baisé les gens » mais parce que l'on vit autrement tout ça. Donc, je ne vois pas comment les copains de RIF Toulouse pourraient se renier. De fait, ils ne pourraient pas rester dans RIF si jamais cela devait se produire.

Cette analyse se rapporte plus au niveau national. Et à Toulouse, comment ça se passe ?

X : au niveau toulousain, le clivage a eu lieu au début. On est un des plus vieux collectifs. A Toulouse RIF a été monté par des militants de la LCR, avec une volonté d'ouverture. D'autres gens sont arrivés dans le collectif et notamment des libertaires. A partir de ce moment, le débat a eu lieu. Les copains de la LCR qui sont aujourd'hui investis, défendent RIF dans ce même esprit qui convient à tous. Si, au départ ils ont pu être sceptiques, ils ne le sont plus. Ils connaissent aujourd'hui le poids de RIF dans la ville et militent autrement. C'est à partir de cette situation que d'autres personnes ont pu investir le collectif. Il n'était plus bétonné. De fait, le militantisme que l'on développe dans RIF, part plus d'une analyse plus systémique et globale des choses. Mais, c'est très compliqué pour les personnes nouvelles de comprendre son fonctionnement. Ce n'est pas seulement dans la forme, on est sur tous les terrains (politique, associatif, syndical, culturel...). Comprendre cette logique, c'est hyper compliqué. On est sur la globalité de l'homme et sur la logique de réseau. Ce n'est pas RIF qui va arrêter les fachos. RIF est là pour alerter les gens, pour que là où ils sont, ils puissent combattre les fachos. Les questions posées aux gens qui arrivent sont « tu as envie de quoi, dans quoi as-tu envie de t'investir, arrive avec un projet ». Il y a plein de gens qui repartent déçus, car on ne leur a pas dit ce qu'ils devaient faire. Cette façon de fonctionner fait que, ceux qui restent avec nous, on les retrouve dans les manifs, à coller des affiches, à signer des pétitions...

Le collectif est tout de même un groupe organisé, avec ses besoins, ses réunions, ses AG. Comment concilier l'organisation interne et la venue de personnes sur des projets ?

X: s' ils arrivent à une époque où un projet est en train, (jazz actif, festival grain de sable...) ils peuvent s'accrocher, mais s'ils arrivent dans une période de débats (les sans-papier, le racisme...) ils ne voient pas le lien. Bien que dans les AG on fasse le tour des implications du groupe, il est très difficile de voir rapidement le fil conducteur. En apparence RIF part tout azimut. Mais, c'est sa spécificité et c'est pour ça qu'il fonctionne assez bien en terme d'images. Les gens le voient comme quelque chose de non dogmatique et qui sort des champs classiques. Le groupe fonctionne avec un noyau de copains depuis déjà sept-huit ans. C'est un groupe de 15 à 20 personnes et c'est aussi une autre difficulté que rencontrent les nouveaux venus. RIF n'a pas vocation à devenir une organisation de masse, mais de faire rencontrer les divers groupes culturels, syndicaux, et même politiques, dans une recherche de métissage de projets. Cela ne peut qu'enrichir les participants dans leur pratique et dans leur savoir, et c'est ainsi que la lutte contre le fascisme peut se faire.

Comment RIF gère ses relations avec les autres associations ? Est-ce sur des bases de métissage, non hégémoniques ?

X : RIF est pluriel dans sa composition et le débat existe dans le collectif. Les copains du DAL ou d'AC! qui assistent à nos AG, nous renvoient la qualité du débat et d'écoute, le respect de la parole et de l'autre. C'est un problème éthique. Je crois qu'on le vit vraiment dans RIF. Aujourd'hui, dans le groupe il y a une confiance totale des militants entre eux quelque soit leur appartenance politique. Sur la façon de fonctionner ensemble, s'il existe une éthique, le débat peut avoir lieu même si nous ne sommes pas toujours d'accord. Nous sommes capables d'être solidaires dans des situations, comme par exemple le problème que nous avons actuellement avec le national. Lorsque les copains se retrou-

vent dans des réunions unitaires, il n'y pas de volonté hégémonique quelque soit le copain délégué. Notre identité est de plus en plus définie comme un collectif d'individus. RIF, c'est un label, une idée, c'est ce que je défends. Ce n'est pas une organisation. C'est un collectif qui se bat pour le respect des idées et des autres. C'est pour ça qu'aujourd'hui, alors que tout le monde décline dans le champ politique, nous sommes les seuls à monter, non pas parce que nous nous bagarrons contre le FN, mais parce que nous faisons de la politique autrement.

Que nous prévoit RIF sur Toulouse pour l'année à venir ? Optimiste ?

X : optimisme? En ce qui concerne le militantisme, je peux être optimiste. RIF fédère des gens qui essayent de faire de la politique autrement, qui pensent différemment les rapports entre eux (hors des rapports de domination, de ceux qui pensent et des autres qui suivent), mais aussi bien des gens qui essayent de fonctionner ensemble en profitant de la richesse de tous. A court terme, on est assez pessimiste dans nos analyses sur Toulouse, sur les réelles capacités de nuisances des fachos. Ils ont fait 14% aux élections des chambres de commerce, aux prud'hommes ils ont présenté des listes, dans deux ans il y aura les élections aux HLM, ils préparent sérieusement leurs affaires. C'est vraiment un bon secteur pour eux. Les régionales arrivent, on pense que la région PACA va tomber, on n'est pas très optimiste. Par contre, il y a un projet qui démarre, qui est en train de se mettre en branle. Je pense que RIF, fidèle à sa logique de travailler avec les autres, va être en capacité de pousser une initiative importante autour de la création d'un pôle de contre offensive sociale sur la ville. Une première réunion a eu lieu au Bijou le 1^{er} décembre 97. RIF mène bataille pour que cette initiative sorte du strict champ du militantisme politique et recouvre bien d'autres logiques avec des associations d'horizons différents. Il faut prendre conscience de ce danger tellement important. Il y a des gens intelligents à la tête du FN à Toulouse. Ce n'est plus Romain Marie, c'est Serbera, un proche de Mégret. C'est lui qui mène la danse, qui tient un discours social, qui propose de nouvelles solidarités aux gens. Le fait de fédérer tous les militants politiques de la ville ne suffira pas à arrêter la montée du FN. On ne pourra arrêter les fachos que s'il y a vraiment une prise de conscience très large dans la population, pour pouvoir dire qu'il y a des limites à ne pas dépasser, qu'il y a des choses qui ne sont pas acceptables. Cela ne se fera que si on arrive à sortir des strictes logiques des militants politiques. ■

Bibas

contact du réseau à Toulouse :
Ras l'front 31 / Avenir, BP 504
31011 Toulouse cédex 6

Liverpool : la flamme brûle encore

500 personnes en grève depuis plus de deux années sur les docks de Liverpool. L'opinion publique aurait-elle la mémoire si courte qu'elle se voilerait l'esprit pour ne pas s'avouer qu'elle devrait bien avoir la même attitude face à l'arrogance du patronat ? Peut-être, mais il y a toujours des voix, des poings qui se lèvent et qui rassemblent autour de ce que nous n'avons pas à perdre de vue : l'action.

Septembre 1995. Un employeur, la Mersey Docks & Harbour Company, propriétaire des docks de Liverpool, licencie en masse les 500 dockers qu'elle employait à cette date. Depuis, ces 500 hommes luttent pour retrouver leur emploi. Pourquoi un tel geste de la part des employeurs est la première question qui s'impose. Question simple, primordiale, il est encore difficile d'y répondre en quelques lignes, et toute tentative de compréhension se doit de remonter le cours de l'histoire jusqu'en 1989 quand le gouvernement ultra libéraliste de Margaret Thatcher, dans le cadre de ses lois antisyndicales, a fait abroger le statut national des dockers (National Dock Labour Scheme). A cette époque, tous les docks anglais furent privatisés et les dockers licenciés avec une somme compensatrice pour la perte de leurs emplois et de leurs droits. Cette mesure provoqua une vague de grève dans les ports et les docks à travers le pays, mais petit à petit, tout le monde céda.... Sauf les dockers de Liverpool. Eux, retournèrent au travail en conservant leur statut, et avec l'assurance que leur employeur n'aurait pas recours au travail précaire.

Mais la parole donnée n'a que la valeur de celui qui la donne !

La Mersey Docks & Company Arbour se mit rapidement à grignoter sur les accords, le personnel précaire était recruté par le biais de nouvelle société satellite, des détails du statut remis en cause.... C'est au tour d'un de ces détails que la dispute a éclaté en 1995. Depuis 1989, la compagnie portuaire remettait systématiquement en cause la notion d'heures supplémentaires. C'est la fameuse « flexibilité », si chère aux capitalistes. Les dockers devaient déjà travailler jusqu'à 12h d'affilée sans augmentation du tarif horaire. Par contre, chaque dépassement de ces 12h était payé (toujours au même tarif) par tranche de 2h.

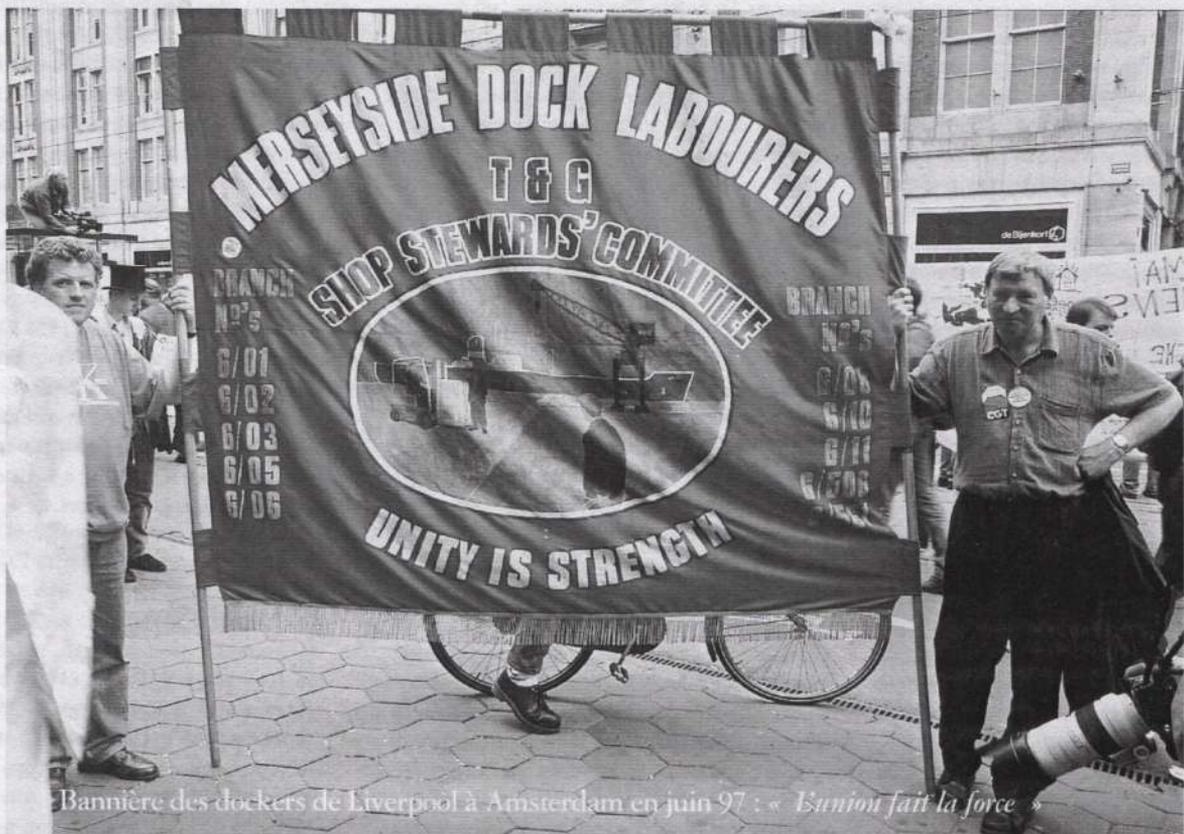
Arbour Company, viennent de travailler pendant 12h. On leur demande de s'occuper du bateau, il n'y en a que pour 40 mn. Mais ces 40mn, au lieu de leur ramener 2h de salaire ne seront payées qu'une heure, la compagnie vient de le décider.

Cinquante hommes demandent de rencontrer l'employeur pour discuter ce qu'ils estiment être une rupture de contrat. L'employeur les reçoit pour les licencier sur le champ, ainsi qu'un 6^{ème} homme qui se trouvait là tout à fait par hasard. Immédiatement, les autres employés de Torside refusent de reprendre le travail et sont licenciés à leur tour. Ils décident d'installer un piquet de grève à l'entrée principale des docks.

A ce moment précis est intervenu un événement que les dockers eux-mêmes ont encore du mal à s'expliquer. Les employés d'une autre compagnie, Seaforth, demandent aux hommes de Torside d'attendre le résultat des négociations entreprises entre l'employeur et le syndicat (TGWU) avant de commencer le piquet, ce à quoi les employés de Torside s'engagent. Pendant les négociations, l'employeur accepte de réintégrer les

40 mn de trop !

Ainsi, le 28 septembre 1995, un cargo entre dans le port de Liverpool. Des employés de Torside, une petite société officiellement indépendante mais en réalité managée par la Mersey Docks &



Bannière des dockers de Liverpool à Amsterdam en juin 97 : « L'union fait la force »



« Nous sommes les femmes des quais, debout avec nos hommes. En lutte avec les dockers de Liverpool. Ensemble nous vaincrons »

hommes de Torside et demande au représentant syndical de leur faire savoir. Mais le permanent syndical, Jack Dempsey, ne dit rien. Ni aux hommes de Torside, ni aux autres, ni même à son supérieur dans le syndicat. Il rentre chez lui, le piquet de grève est dressé, les hommes de Seaforth refusent de le franchir et sont licenciés à leur tour. Un total de 500 hommes, dont certains avaient 40 ans de travail aux docks derrière eux, licenciés en quelques heures.

Douze heures plus tard, la totalité des hommes ont reçu par courrier leur lettre de licenciement. Deux cent d'entre eux eurent le privilège de la voir accompagnée d'une proposition de réembauche avec un nouveau contrat de travail aux conditions draconiennes et invivables à long terme. Les délégués syndicaux ont convoqué un meeting auquel les dockers ont voté en masse le refus de la proposition de la compagnie portuaire.

Plus de deux ans que ça dure

La compagnie multiplie les offres ultimes et non négociables pour voir partir ces hommes qui les gênent plus qu'ils ne voudraient l'admettre. Et chaque semaine, les hommes votent le refus de telles conditions.

A présent, il ne s'agit plus de contrats de travail ; la Mersey Docks & Harbour Company leur a récemment proposé 28 000 Livres chacun pour mettre fin au conflit. Le vote a été organisé par la compagnie et le syndicat (qui préconise l'acceptation du dédommagement) et s'est déroulé à bulletins secrets. Résultats : NON à 69% !

Une grande solidarité internationale s'est mise en place autour de ces hommes lâchés à la fois par

leur employeur, leur gouvernement et leur propre syndicat. Les promesses des nouveaux ministres travaillistes, alors dans l'opposition, n'ont pas été tenues une fois les élections passées. Le syndicat TGWU protège les siens (Jack Dempsey entre autres) et ne veut pas faire de vagues.

Pourquoi ?

Qui aurait envie d'échanger un travail payé 80 000 livres par an plus les frais et une voiture avec chauffeur, contre une vie de contestataire sur les piquets de grève qui se multiplient un peu partout dans ce pays qu'on nous brandit comme l'exemple à suivre d'un libéralisme réussi ?

Qui aurait envie, même en tant que ministre démocratiquement élu, de se pencher sur les chiffres d'aide à l'emploi consentis à la Mersey Docks & Harbour Company par les fonds européens, quand on doit aligner deux mandats pour avoir droit à la retraite ?

Quelle compagnie capitaliste accepterait d'employer des hommes dans des conditions telles que celles définies par le statut des dockers quand elle peut embaucher à volonté des précaires et voir ses actions en bourse grimper en flèche ?

Finalement, la réponse à la question est toute simple. Pourquoi 500 hommes et familles se retrouvent-ils sans argent, sans travail, sans syndicat prêt à les soutenir et ce depuis plus de deux ans ?

Pour une seule raison : la raison capitaliste.

Sans commentaire. ■

S.Benson

Cahors - Liverpool ou la solidarité en marche

Du 6 au 10 novembre dernier, la CGT du Lot a accueilli sur le Causse deux représentants du mouvement des dockers de Liverpool. Colette Mella de « Women of the waterfront » (les femmes des quais) et Michael Cullen, docker licencié, il y a plus de deux ans, pour avoir refusé de franchir un piquet de grève. Ils sont arrivés chez nous, le soir du 6 novembre, en provenance de Liverpool.

Dès le matin du 7, ils ont entrepris une série de rencontres avec les acteurs sociaux de la région. D'abord chez Ratier à Figeac, où une collecte de solidarité a permis de récolter de l'argent pour leur fond de survie. Ils ont été ensuite reçus par les représentants de la mairie de Cahors.

Dans la soirée du 7, autour de la présentation des candidats CGT aux élections prud'homales et de la projection du film tourné par Ken Loach sur leur conflit, les deux délégués ont parlé de leur situation en présence de Jacques Laur et René Gadesaud de l'UD CGT et de Maurice Lamoot de la confédération, devant les 150 personnes venues les soutenir.

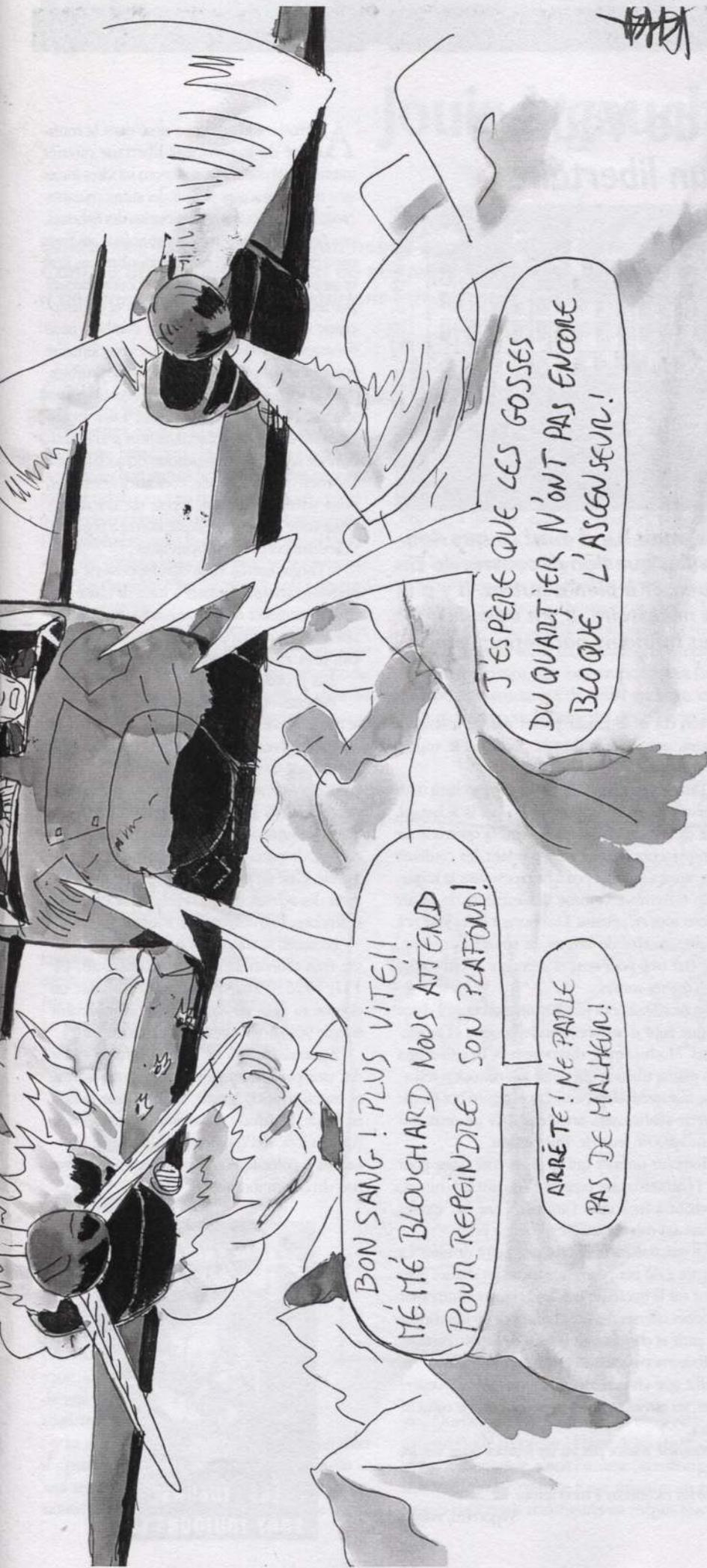
Ils ont expliqué qu'au dernier vote, les dockers ont choisi de rejeter l'offre faite par leur ancien employeur de 28 000 livres (environ 30 000F) par personne pour arrêter leur mouvement que ce même employeur estime illégal.

Pour eux, l'enjeu n'est pas l'argent mais le droit de travailler pour un salaire décent avec des droits concernant la retraite, les horaires, les heures supplémentaires et la syndicalisation. Leur mouvement, malgré le black-out médiatique, a largement dépassé les frontières de la Grande Bretagne, voir de l'Europe, avec un soutien international qui, seul, leur permet de survivre.

Le samedi 8, les représentants des dockers ont été reçus par l'union locale CGT de Decazeville (Aveyron) pour une visite guidée des mines encore exploitées du bassin. Lors de la conférence de presse qui a suivi, Jean Paul Boyer leur a remis un morceau de charbon symbolique ainsi que le résultat de la collecte faite parmi les mineurs.

Au total, Colette et Michael sont repartis vers les docks de Liverpool avec plus de 10 000F de solidarité lotoise et aveyronnaise. Les collectes individuelles continuent. Des tee-shirts sont à vendre à l'UD de Cahors, ainsi que la cassette du film de Ken Loach vendue au profit du fond de solidarité. ■

S.Benson



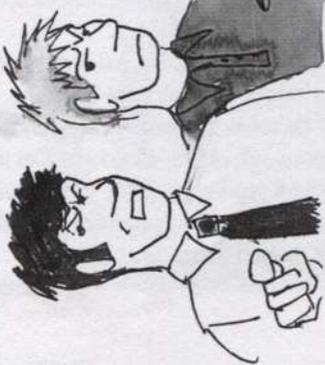
BON SANG ! PLUS VITE !!
MÉ MÉ BLOUCHARD NOUS ATTEND
POUR REPEINDRE SON PLAFOND !

ARRÊTE ! NE PARLE
PAS DE MALHEUR !

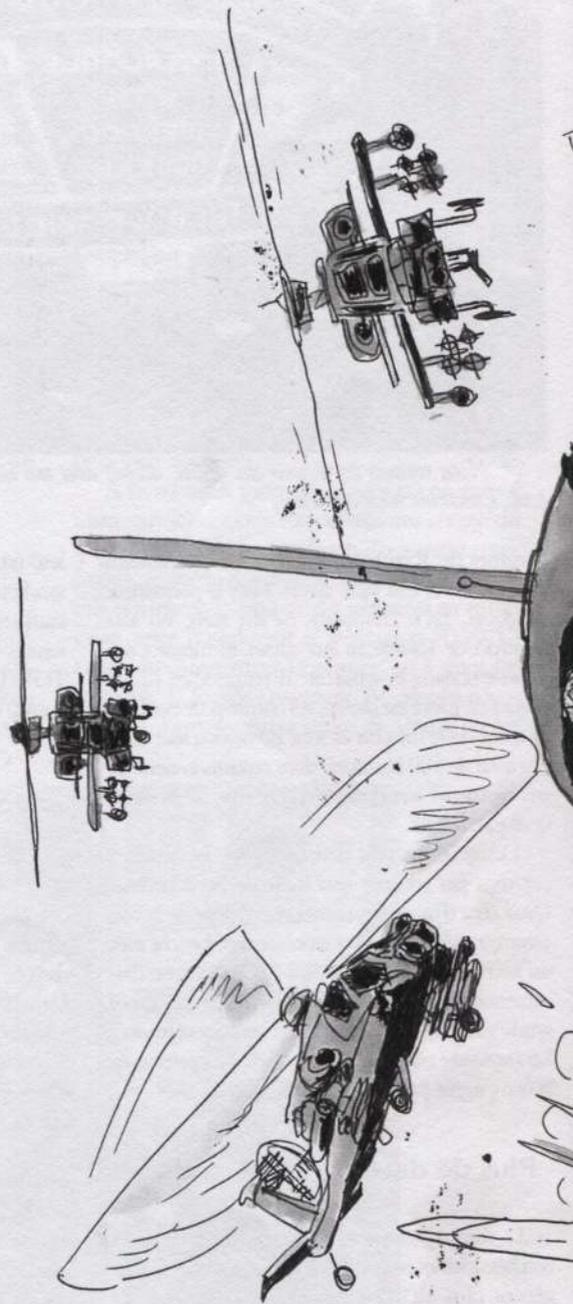
J'ESPÈRE QUE LES GOSSES
DU QUARTIER N'ONT PAS ENCORE
BLOQUE L'ASCENSEUR !

DÉJÀ 350 000 EXEMPLAIRES

ÉDITIONS AUBRY ©



LES AVENTURES DE DENIS GOUZA & CHARLY ZOMBLA AGENTS D'AMBIANCE



Les cols verts de Vauban ou les marges d'un libertaire



Un congrès est un moment fort, certes, mais il y a aussi ce que l'on voit dans les coulisses, les rues de ces villes que l'on découvre, de ces gens nouveaux qui, parfois vous font penser à bien d'autres. Il y a le militantisme forcené, grave et souvent nécessaire. Il y a aussi les dilettantes, les volages de la pensée, les humains par défaut, par manque de concentration.

Les premiers sont, somme toute, aussi utiles que les seconds, je dirais même qu'ils sont complémentaires. Il suffit que les deux suivent le même chemin, chacun en respectant l'approche de l'autre. J'ai du mal à voir autrement un véritable changement sans cela. Mais c'est une autre histoire..... Un sacré paquet de cumulus gris convergent sur la hauteur du quai Vauban. Pendant que la grande majorité des invités sont assis dans la foumaise de la salle de réunion, les petits crèmes et autres verres de blanc se servent dans la brasserie universelle longeant le Doubs.

Ici, tout le monde se connaît, s'apostrophe d'un bonjour à l'accent traînant qui vient du fond de la gorge. L'habitude de lire le journal local face à ses croissants au milieu du souffle de tabac brun qui vous enveloppe le blouson en un rien de temps, laisse la vie s'écouler comme le fleuve enserrer par les fortifications. Deux tables plus loin, les trois gamins finissent leur chocolat au lait tandis que leur mère allume sa énième cigarette matinale. Ça rêve sérieusement dans la brasserie. Entre la grève des routiers qui s'est achevée dans la nuit et le pronostic du PMU, chacun se glisse dans son quotidien, sa vie selon son regard, son humeur. J'ai plus envie de regarder les cols verts qui glissent sur l'eau glacée que de plancher sur le sort de la classe ouvrière. Je m'aperçois avoir oublié le rendez-vous du dimanche matin au café anciennement dénommé le 25 dont je ne me rappelle plus le nom aujourd'hui. Sorte de vaste salle à manger aux murs recouverts d'affiches, de tableaux d'Egon Schiele, de photos prises de la terrasse du premier étage où l'on croise la mémé et son bâtard poilu prenant l'apéro la canne coincée entre ses doigts nouveaux. Le vent qui s'engouffre dans les ruelles de pierres grises est froid, pourtant, rien ici ne me pousse à la mélancolie bien au contraire. Il suffit de fermer son blouson, remon-

ter son col et se laisser porter par de nouveaux visages, une autre ambiance pour que le voyage commence.

J'attends que les événements s'approchent doucement tout en bousculant par ci par là le hasard, sorte de station contemplative où la quiétude est omniprésente. J'écris en regardant les couleurs d'automne s'installer peu à peu renvoyant la lumière de novembre comme des milliers de petits miroirs tout en pensant à la douceur de ta joue et à ton regard cerné de fatigue. Le voyage a été long, peut-être trop pour ceux et celles qui m'ont côtoyé ces dernières années.

Aujourd'hui, tout paraît simple, découlant d'une logique faite d'harmonie entre pensées et agissements. Moshelé me le dit souvent: « Tu ressembles à un moine tibétain qui serait fou de rock'n roll ». Il me rassure Moshelé, toujours le regard qui pétillie de cette malice sans arrière pensée de ceux qui vivent à 100% leur vie, leur passion.

Toujours un mot qui se glisse coté cœur pour que l'enthousiasme reparte. Vigilant et engagé, marchant à fond dans l'amitié, il me fait rigoler avec ses un mètre soixante d'énergie brute.

Le vent a faibli et l'horizon se peint de bleu. La patience a du bon, dans une heure les chaises glisseront sur le linoléum usé, les briquets allumeront les clopes offertes, les bouches seront sèches d'avoir tant parlé et chercheront le goût de l'apéro partagé.

Tout a une importance, le fond comme la forme, il suffit que chacun amène son savoir, sa manière d'être, ses envies et ses regards pour que le collectif avance.

Moshelé n'aura pas vu les feuilles ocres sur les arbres.

Je lui raconterai à mon retour. ■

Vaporetto, volage

Alternative libertaire se situe dans la continuité du mouvement libertaire ouvrier international dont nous reprenons les idées-forces sans rejeter les acquis positifs des autres courants. Nous luttons pour la redistribution des richesses, une égalité réelle entre hommes et femmes pour construire une société autogestionnaire sans Etat et sans classes basées sur une production motivée par les seuls besoins, le pluralisme et la démocratie directe. Pour mener ce combat, nous construisons une organisation révolutionnaire autogérée, implantée parmi les travailleur(se)s, dans la jeunesse et active dans les mouvements sociaux. Nous voulons contribuer à une renaissance du combat révolutionnaire et anti-autoritaire de masse, une refondation du socialisme à l'horizon du XXI^e siècle. Pour atteindre ce but, notre stratégie politique repose sur une dialectique entre 2 niveaux d'expression et d'organisation distincts et complémentaires :

- l'organisation et le développement d'un nouveau courant libertaire « lutte de classe » ;
- l'émergence d'un vaste mouvement anticapitaliste et autogestionnaire, où le nouveau courant libertaire s'intégrerait sans disparaître.

La presse :

Alternative libertaire est l'héritier d'une presse communiste libertaire française, qui des années cinquante à nos jours, a pris position, a soutenu des luttes, des expériences et essaye de faire entendre une autre voix. C'est un journal qui dénonce mais aussi qui tente de reconstruire d'autres horizons, d'autres utopies au travers de débats, de partage d'expérience, de coups de gueule. C'est un point de vue que nous publions, celui des acteurs du quotidien, celui que nous défendons, l'expression d'un courant politique.

Lecteurs, lectrices du Coquelicot, vous pouvez vous abonner à : Alternative libertaire : BP 177, 75967 Paris cédex 20, en libellant un chèque au nom de Agora 2000, (abonnement simple 90F ou abonnement de soutien 140F).

Au sommaire du N°59 de décembre : lutte des sans-papiers, emplois-jeunes, syndicalisme et transformation sociale, syndicalisme radical en Suède, la réduction du temps de travail avec André Gorz, le IV congrès d'Alternative libertaire, et la polémique autour de l'ouvrage le livre noir du communisme. ■



Jouir à gauche

Ça décape et c'est dans un hebdo surprennant. L'Humanité hebdo ! Comme on suppose que peu de nos lecteurs le lisent, cela méritait de faire vibrer les coquelicots « hédonistes » que nous voudrions être, en tous cas ça fait débat !

Quoi ? Jouir à gauche ! J'entends déjà, dans ce camp, les pisse-vinaigre, les donneurs de leçons laïques, les recycleurs tristes de l'idéal prêtre pousser des hauts cris... Ils en appelleront moins à la vertu, au bon sens, à la morale, toutes badernes moins bien senties dans le microcosme - et encore - qu'à la démobilisation de l'idéal révolutionnaire, à l'acoquinement avec le bourgeois, ou au dévoiement des nobles idéaux de la gauche. Je crains que cette gauche triste n'ait fait plus de mal à ses amis qu'à ses ennemis.

Je tiens la ligne de fracture qui oppose droite et gauche d'une redoutable légitimité. Mais tout autant celle qui coupe chacun de ces deux mondes par une autre coupure grâce à laquelle, dans les deux camps, on trouve des hédonistes et des peine-à-jouir.

L'hédonisme de droite...

L'hédonisme de droite est simple et clair. Féodal, il trouve en Sade son penseur de prédilection : jouir, seul, malgré l'autre, voire contre lui s'il le faut « dussé-je payer ma jouissance du déplaisir de l'autre, je ne m'en priverais pas » : voilà son impératif catégorique. Le monde comme il va lui convient à ravir. Il n'entend en rien le changer ou le modifier.

...et de gauche

L'hédonisme de gauche est tout aussi simple et clair. Il ajoute à la dimension du jouir celle, indissociable et radicalement conjointe, du faire jouir. « Si je dois payer ma jouissance du déplaisir de l'autre, je m'en abs-tiendrai » : voilà sa formule. Nicolas de Chamfort en avait donné l'idée en écrivant : « Jouir et faire jouir, sans faire de mal ni à toi ni à personne, voilà toute morale. »

La gauche puritaine a longtemps tenu les rênes du pouvoir et de l'opposition. De sorte qu'en ce seul siècle - il faudrait dire comment elle a fonctionné en opposant Marx à Fourier -, elle n'a su

que faire de l'opium d'Astier, des Jaguar de Vaillant, des havanes de Guevara, du libertinage de Camus, de la passion pour l'alcool de Sartre et Beauvoir, de l'homosexualité de Foucault, ou de la vie privée de nombre de ses militants, pourtant tous de gauche. Sinon taire, dissimuler, vilipender. Pourquoi faudrait-il, à gauche, consentir pour soi et pour les autres à la misère, à l'ennui, à la pauvreté, à la sobriété, à l'ascèse, au renoncement et à tout ce qui réjouit le prêtre ? Serait-on plus crédible en jouissant dans la culpabilité et dans la mauvaise conscience ? On constate que cette gauche respectueuse a presque toujours répondu oui. Il n'est qu'à voir la sympathie qu'elle a longtemps, trop longtemps, eu pour l'idéal soviétique, quintessence de l'idéal ascétique et du goût morbide pour la haine des désirs et des plai-

l'endroit de l'univers ; plaisir aliéné pris dans le renoncement, la contrition, la macération, l'auto-mutilation - résultats d'une éducation castratrice réussie et intégrée dans les viscères, à chaque fois ces raisons trahissent les misères mentale, sexuelle, métaphysique qui sont parties constitutives de la misère dont la gauche fait sa bête noire absolue.

L'égalité des jouissances

Or, de 1789 à mai 68, en passant par la Commune et le Front populaire, l'idéal hédoniste a joué à plein comme moteur pour la gauche. Car c'est elle qui, pendant deux siècles, a revendiqué l'« égalité des jouissances » - le mot d'ordre des sans-culottes, trop souvent oubliés - en célébrant la possibilité

pour tous d'être même ment protégés par l'État dans le double dessein de faire reculer les souffrances et de rendre possible un maximum de bonheur, une idée toujours neuve en Europe...

La vie est trop courte pour qu'on sacrifie « aujourd'hui » dans le but d'obtenir « demain », donc jamais, un bonheur qui ne viendra pas. L'idéal hédoniste veut triompher ici et maintenant. Demain il sera trop tard. Seules les religions invitent à souffrir « sûrement » dans le présent pour gagner « hypothétiquement » un futur heureux.

Il faut enfin cesser d'être pieux. ■

Michel Onfray

SACHEZ RECONNAÎTRE UN HEDONISTE DE DROITE



sirs. Quelles raisons peuvent bien avoir ceux qui refusent l'idéal hédoniste ? Haine de soi transformée en haine du monde, sinon l'inverse ; consentement au ressentiment comme force majeure en eux ; ratages personnels transfigurés en mépris réactif à

Michel Onfray est philosophe.
Dernier ouvrage paru : Politique du rebelle,
Ed Grasset, 342 pages, 134 francs.

Article reproduit avec l'aimable autorisation de l'Humanité-Hebdo N°1 du 20 novembre 97.

La CNT, revendicative ou révolutionnaire ?

Deuxième épisode, ce texte de Felipe Orero est paru dans « Cuadernos de Ruedo Iberico » en 1975. Cette partie traite de la conquête et de l'exercice du pouvoir auxquels la CNT et les anarchistes espagnols ont été confrontés lors de la révolution espagnole.



La CNT prit le pouvoir en juillet 1936 parce qu'elle put le faire, mais sans qu'elle en eût le désir. Elle prit un pouvoir qui ne lui permettait pas de faire sa révolution ; un pouvoir qui, exercé par les dirigeants de la CNT, tuait cette révolution dans l'oeuf, la rendait impossible, la niait. Les mêmes circonstances qui la menèrent à prendre le pouvoir - ce qu'elle ne désirait pas -, comme conséquence inévitable de ce qu'elle désirait en ces moments critiques -écraser le fascisme en une période de carence plus ou moins totale, considérable en tout cas, parmi le reste des organisations politiques antifascistes - faisaient de son abandon quelque chose d'aberrant. La CNT résolut un problème qui ne pouvait pas même se poser dans les termes d'une alternative : pouvoir ou non pouvoir. Et le résolut correctement en invitant les forces du front populaire à partager avec elle un pouvoir conquis dans les luttes contre les rebelles ; ceci sans exclure personne, pas même ceux qui étaient non seulement ses ennemis traditionnels mais, de par leur origine - de classe, ou idéologique -, des ennemis permanents.

La conquête et l'exercice du pouvoir

La CNT devait choisir entre : premièrement, abandonner le pouvoir conquis dans la rue, en rendant inutile le sacrifice de ses hommes, en vue de ne pas laisser la voie libre au fascisme - nous énonçons crûment cette partie de l'alternative pour détruire l'alternative elle-même -, et deuxièmement, imposer, dans des circonstances défavorables qui furent celles de la révolution espagnole, ce qui a été désigné par certains comme un dictature anarcho-bolchévique, en niant donc sa propre raison d'être historique, et en réduisant à néant sa propre révolution. Le dilemme guerre-révolution ne se présenta que plus tard. Ce ne fut pas une invention de la CNT. Ce fut peut être une invention des gens opposés à Franco mais certainement pas des gens

favorables à la CNT ; fondamentalement, c'est contre celle-ci qu'elle fut dirigée.

Il n'y a rien qui permette de qualifier la voie choisie de solution médiane, c'est-à-dire réformiste. Cette voie était imposée par le contexte global au sein duquel se développait le conflit. Mais elle avait des racines profondes. Le coup d'Etat posait le problème en des termes qui ne permettaient qu'une victoire rapide, de nature socialiste, ou une défaite totale de la démocratie. Les conquêtes de masses, en juillet 1936, ne pouvaient se séparer de leur victoire sur les rebelles, là où celle-ci avait été possible. Ne pas accepter ce postulat revenait à envisager une autre alternative : ou on sauvait la démocratie, ou on sauvait le capitalisme. L'accepter, en revanche, exigeait des forces opposées aux rebelles qu'elles jouent franc-jeu, ou qu'elles acceptent une trêve jusqu'à la victoire. La lutte contre le fascisme était incontournable ; une lutte générale des forces démocratiques contre le fascisme permettait de prêcher, par l'exemple, une révolution libertaire, ce qui aurait été impossible en cas de dictature cénétiste. La révolution que les masses de la CNT portaient en elles ne pouvait être un réalité légale imposée d'en haut. Elle ne pouvait être une réalité que là où il aurait des hommes capables de la faire vivre, plutôt que de l'imposer. Voilà le sens de la visite des hommes de la CNT à Lluís Companys, après leur victoire dans les rues de Barcelone. On a dit de cet événement qu'il était l'expression de la naïveté politique des libertaires. Cependant, si l'on accepte qu'en l'occurrence l'objectif prioritaire des forces socialistes et démocratiques ne pouvait être que l'écrasement du fascisme espagnol, on se doit de considérer cet acte comme quelque chose de tout à fait réaliste. Taxer les hommes de la CNT de naïveté revient à dire que les gens des autres organisations étaient des canailles ou des imbéciles. Parmi les organisations prétendument révolutionnaires de cette époque, la CNT fut la seule qui, sans ambiguïtés, adopta une position cohérente avec sa propre

histoire, sans trahir l'image d'elle-même qu'elle avait donnée à l'opinion publique. Je ne parle, ici, que de la décision globale : dans la pratique, il y eut des bavures importantes et inévitables, parce que une telle décision portait en elle un danger originaire : à savoir, redonner vie à des organisations représentatives d'idéologies opposées, des organisations qui n'allaient pas pardonner aucune erreur tactique de la part des militants de la CNT.

Vaincre le fascisme

La formule adoptée par les libertaires espagnols reposait sur l'idée que l'antifascisme de l'ensemble des forces du Front populaire l'emporterait sur toute autre considération ; que le caractère ouvertement socialiste et révolutionnaire de la plupart d'entre elles était sincère et que l'élan de leurs masses respectives par leur action spontanée accentuerait ce caractère, rendant ainsi possible, par delà les différences politiques, la coexistence dans un processus qui, nécessairement, devait s'acheminer vers deux objectifs prioritaires : vaincre le fascisme et avancer vers une société socialiste, en écartant tout ce qui s'interposerait sur son chemin.

Cette formule renfermait le germe d'une société socialiste démocratique - pluraliste comme on dit au aujourd'hui - qui permettait d'avancer dans ce sens, en pleine guerre civile, et, en outre, de gagner la guerre. En l'assumant, la CNT ne faisait qu'interpréter les désirs profonds des masses ouvrières et paysannes espagnoles.

Le secteur majoritaire du Front populaire (la fraction hégémonique du PSOE, les groupes républicains bourgeois espagnols et catalans, les nationalistes basques et le PC) opposèrent à ce fait un dilemme politiquement faux : gagner la guerre d'abord - en liquidant, au préalable et enfin d'atteindre cette fin, la révolution qui avait rendu possible la lutte contre le fascisme - pour faire la révolution après ; mais quelle révolution ? ■

Felipe Orero

Tirer plus vite que son nombre

Aaaah les nombres... depuis peu, il y en a de très remarquables. Le 35 d'abord, pour les heures d'esclavage (payées 34 ou 39), 61 pour la sombre-manif d'octobre, 41, 42, 43, etc, pour Papon, 15 et plus pour le pourcentage des lepéneux, le 3 pour l'entrée dans l'Euro, sans parler de tous les chiffres avec un paquet de zéros derrière pour les chômeurs, les morts en Algérie et les montants des OPA capitalistes, sans parler du fatidique 2000 qui commence à nous chatouiller l'occiput. Il n'y a bien sûr aucun rapport esthétique ou idéologique entre ces chiffres, il n'y que beauté du signe et sa terreur incluse.

Il serait temps de célébrer la beauté de certains nombres, qui, eux, contiendraient espoir, joie et délices de Capoue. 5 000 en est un tout con, à peine une manif à moitié réussie, et pourtant, si c'était le montant immédiat du RMI, ça serait tellement mieux. Pour l'instant, 20 c'est le nombre du bel âge, celui des possibilités et la plupart du temps des impossibilités. Mais 20 élèves par classe, voilà un nombre qui provoque l'annonce d'un avenir plus radieux, un mammouth dégraissé dans le bon sens du poil. 300 000, c'est nul, ça doit vaguement correspondre au salaire mensuel d'un animateur télé qui est chargé de tuer un nombre équivalent de neurones par jour dans la viande verte des téléphages prisonniers subissant son hallucinant verbiage. Et pourtant, ça pourrait être aussi le nombre obligatoire de bagnoles en moins dans Paris, ce qui plomberait un peu moins le poumon droit, le gauche étant déjà asphaltisé à mort. Et le 10... C'est bien quand on a 10 à l'école, on ne peut pas avoir plus, c'est le top, l'over-top de la note. 10, ça suffit. Bon alors, les 10 ans que se sont tapés Joëlle

Aubron, Nathalie Menigon et leurs compagnons prisonniers politiques, ça devrait suffire aussi. Et le zéro, chiffre frôlant le négatif, non-nombre, qui fait peur, annonce la fin, termine les comptes, pourrait se redonner de la joliesse, de la beauté, du sens. Zéro balle les transports en commun, zéro balle à l'enseignement privé, pour ne citer que deux exemples évidents. Une balle, c'est pas pareil. ça suffit à bousiller un ours en montagne.

Et puis les plus beaux des chiffres. 90 000. Qu'il est passionnant celui-là. 90 000 fait peur : on y voit le stade de France rempli de kopeux, le bras dressé, hurlant la haine de tout ce qui n'est pas le PSG, le Pas Spécialement Gauchiste. Et pourtant 90 000 pourrait être le nombre d'une certaine grandeur, si les presque 100 000 clandestins sans-papiers que l'on a amenés à se dénoncer eux-mêmes à la Préfecture, à déposer adresse, curriculum à plusieurs vitæ et adresse Internet, étaient immédiatement et totalement régularisés. Alors 97, fin 97 deviendrait un vrai nombre, un de ceux dont on se souviendra longtemps, comme 68 ou 95, ou comme 1664, qui comme chacun le sait est la date de la bataille de Kronenbourg. ■

Jean-Bernard Pouy

152 700 inscrits, 122 000 présents, 63 000 votants, 52 % de participation, une majorité contre la privatisation des Télécom. C'est le résultat du référendum organisé par SUD.PTT. Qui a dit « si les élections servaient à quelque chose, cela ferait bien longtemps qu'on les aurait supprimées ». Jospin peut-être?

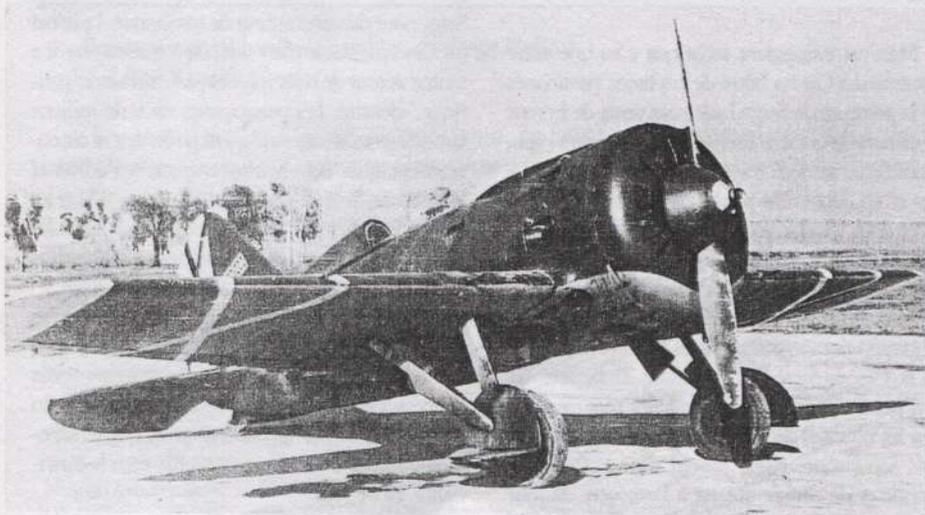
1 mitre. 2 mitres : A la suite de la publication d'un bouquin distribuant des mitres à des prélats, comme d'autres des étoiles, un évêque inspiré (par qui je me le demande) n'a rien de mieux que de qualifier les commanditaires du livre (la revue Goliath) d'anars. Ce n'est pas parce que les voix de dieu sont impénétrables, que pour trouver son chemin, il faut abuser de l'eau bénite de Lourdes.

5 % : C'est le pourcentage tiré d'un sondage demandé aux actuels citoyens de la fédération de Russie sur leur éventuelle prise de positions concernant la guerre civile de 1917. Si 15% rejoindraient les bolcheviks et 16% iraient vers les tsaristes, 5% se retrouveraient derrière Nestor Makno et les mots d'ordre anarchistes. 85 millions de morts et il y a encore des anars en Russie ? Comme les coquelicots, se sont des fleurs indestructibles !

31,2 % : C'est la progression, depuis janvier 97, des actions de la CGIP. L'heureux propriétaire n'est autre que le futur patron « tueur » du CNPF le baron Ernest Antoine Seillière de Laborde. Et, comme le dit « le Canard », c'est l'illustre rejeton de la famille Wendel, maître de forge bien connu des sidérurgistes lorrains et des caisses de l'Etat. En effet depuis 1978, 200 milliards de subvention des contribuables et 40 000 chômeurs au moins et quatre plans de destruction (deux sous Barre, deux sous les socialistes) ont été nécessaires à Monsieur le baron pour créer cette holding de participation si juteuse.

L'anagramme de 1978 ce n'est pas 1789! A ça ira... ça ira...

29 milliards : C'est la fortune du groupe Auchan présidé par Gérard Mulliez, celui qui a réalisé cette année l'OPA sur les hypermarchés Mammouth. Au Havre, c'est l'équivalent de 200 licenciements, le tribut payé par les employé(e)s, et pour la direction de mettre en place pour son plus grand profit, la flexibilité, la précarité... Qui a dit qu'il fallait dégraisser le mammouth? ■ Bibas



L'avion Polikarpov, (la mosca), utilisé par l'aviation républicaine, pendant la révolution espagnole.

L'occitanie rencontre le judaïsme

Au travers de l'intense activité culturelle toulousaine s'est glissé un événement insolite; pendant ce mois de novembre, un restaurant la « Boscassiera » a accueilli une exposition de peinture très étonnante. Une peinture hors du commun...

Lorsque l'on rentrait dans cette grande salle d'exposition à plafonds hauts, on se trouvait entouré de calligraphies apposées sur les quatre murs. Celles-ci avaient pour originalité d'être écrites avec des lettres hébraïques. Les supports étaient tout aussi étranges, car en dehors des séries de tableaux qui donnaient une impression de relief, c'est sur de grands lambeaux de papier un peu jauni que l'artiste a peint toutes ces lettres en noir. Les quelques autres couleurs rarement utilisées étant tout aussi sobres (le gris par exemple). Certaines de ces toiles sont parsemées visages exprimant une douleur. Au centre de la salle ce sont de petites statuettes représentant aussi des visages à l'expression tragique.

Lorsque l'on pénétrait dans cette pièce nous étions tous et toutes happés par une atmosphère partagée entre une beauté esthétique et un sentiment de terrible. Nous étions amenés dans l'instant à une émotion intense.

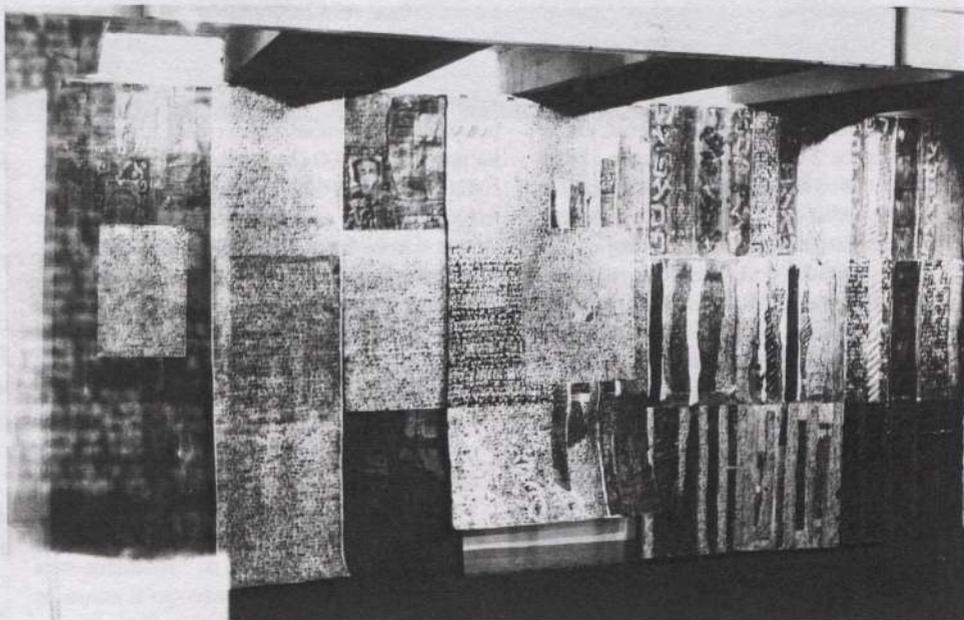
Le parcours de Serge Lask

Il faut dire que Serge Lask a eu un destin particulier; en 1933, ses parents quittent une Pologne déjà fascisante et antisémite. Ils s'installent en France et rejoignent la MOÏ (structure immigrée du Parti communiste). Pendant la guerre ils entrent dans la résistance au sein des FTP-MOÏ et envoient leur enfant à l'abri dans une famille d'Agen. Serge ne reverra plus sa mère qui sera déportée à Auschwitz. A la fin de la guerre il intègre un orphelinat juif géré par les communistes. On essaie de lui apprendre le yiddish à travers d'un livre. Là comme la plupart de ses camarades de classe il fait un blocage complet en refusant d'apprendre le yiddish, mais il emportera ce livre à sa sortie de l'orphelinat. Il reprendra l'atelier de tailleur de son père, mais dégagé du carcan stalinien, il adopte un comportement plutôt libertaire. Il travaille pour le théâtre en confectionnant des costumes, puis plus tard rejoint un lieu d'accueil en milieu ouvert impulsé par Sigala. Il finit par s'établir dans l'Aveyron.

Depuis une quinzaine d'années, il ressent le besoin d'exprimer et d'exorciser ses souvenirs et angoisses de son enfance. Il reprend le livre honni écrit en yiddish qu'il a précieusement gardé et dont il ne comprend pas un trait de mot. Il se met alors à aligner, avec probablement une grande patience, ces lettres hébraïques en calligraphie.

Sans s'en rendre compte et certainement bien malgré lui, cet homme, un peu contestataire mais aussi totalement intégré à la société environnante, porte aujourd'hui un lourd fardeau: celui d'être l'un des derniers représentants en France d'une culture

années déjà. Mais peut-on aussi remonter dans le temps jusqu'au moyen-âge ou l'Occitanie fut une terre d'hospitalité et de tolérance? Cette tradition, les occitans politiques l'ont gardée et l'on ne peut que s'en réjouir en tant que libertaire.



typiquement yiddish à jamais disparue dans les cendres de la Shoah.

La présence du milieu occitan

Mais cet événement artistique a eu une autre signification. Car les hôtes de ces lieux, passionnés par la peinture de Serge Lask, sont aussi de fervents défenseurs de la cause occitane. Durant cette expo, ils ont organisé deux soirées dominantes: le vernissage et un débat. Un public éclectique a fréquenté ces deux rendez-vous: habitués du restaurant, artistes, peintres, sculpteurs, milieu intellectuel ou progressiste juif, mais aussi fait pas tout à fait anodin le milieu des occitans de Toulouse parmi lesquels nous pouvions rencontrer le poète Félix Castan et Claude Sicre des Faboulous Trobadors. Ce n'est pas un hasard, car leur présence montre combien les occitans de Toulouse (minorité culturelle dans son propre pays) jouent d'une ouverture d'esprit et de pensée qui est à l'encontre de tout réflexe nationaliste. Ce qui confirme cette volonté déjà exprimée autour de la fête des langues minoritaires (Primas de las lenguas) depuis plusieurs

Un débat imprégné d'universalisme

Lors du débat animé par Félix Castan, une cinquantaine de personnes se sont réunies autour de Serge pour débattre autour de son oeuvre. Le débat fut très émouvant mais difficile à retranscrire. Il a tourné autour de trois thèmes: art, histoire et politique, identité. Les participants issus de milieux fort différents ont montré qu'ils pouvaient se retrouver à la croisée des chemins que forme l'universel. En tout cas, Serge a su nous faire partager toutes ses émotions sans avoir recours aux images visuelles de la guerre et de la Shoah; pourtant tout est là, dans son oeuvre!

Mais, au fait! Le restaurant, je n'en ai même pas parlé. Pourtant, l'accueil comme le cadre y sont fort sympathiques et la cuisine excellente. Alors même si pour cause de calendrier de parution du Coquelicot, il sera trop tard pour voir cette exposition, je vous invite à vous y rendre pour la convivialité du lieu. ■

La « Boscassiera » 1 rue St-Paul ouvert de 12h à 24h du mardi au vendredi.

David

« Richesse du monde, pauvreté des nations », de Daniel Cohen

Ed. Flammarion :

L'auteur de ce livre essaie de démontrer les mécanismes de la crise économique dont souffrent actuellement les pays riches. Beaucoup dénoncent en premier lieu des phénomènes tels que la mondialisation avec la concurrence effrénée, les délocalisations, la déréglementation, la tertiarisation avec son cortège d'emplois précaires, les petits boulots déqualifiés. Certains même attribuent les malheurs de notre époque à l'immigration ou au démantèlement des syndicats. Pour Daniel Cohen, ces réalités ne sont pas les causes principales de l'appauvrissement de nos pays. Pour lui, il s'agit plutôt des conséquences de la troisième révolution industrielle en cours, la révolution informatique, laquelle entraîne une nouvelle organisation du travail qui « fabrique » des chômeurs et des exclus. Dorénavant, dit-il, chaque nation connaîtra en son sein le « Nord et le Sud », avec ses disparités et ses violences.

J'ai apprécié ce livre qui aide à mieux comprendre bien des facettes du monde actuel, les causes de l'exclusion et les différentes formes qu'elle revêt aujourd'hui.

Un(e) militant(e) qui poursuivrait les mêmes façons de lutte dans un contexte qui n'est plus celui d'il y a vingt ans, connaîtrait l'échec à coup sûr. La lecture de ce livre nous incite à inventer de nouvelles stratégies, même si il faut pour cela, renoncer à des types d'actions auxquelles nous avons cru pendant longtemps. Il donne envie de franchir les frontières de l'Europe pour demander aux militant(e)s des pays du Sud qui connaissent cette crise depuis longtemps, comment ils font pour s'opposer aux dégâts du libéralisme dont ils souffrent depuis près de deux siècles. ■

Gaby

« La fin des militants » de Jacques Ion
Ed. de l'Atelier :

Jacques Ion, psychosociologue a mené son enquête sur les deux modes de fonctionnement militant : l'ancien et le nouveau.

Nous avons tous connu -et peut-être quelques-uns, le vivent-ils encore aujourd'hui - ce mode de fonctionnement où le groupement est premier, les adhérents parlant avant tout au nom du groupe, adoptant son idéologie et ses orientations. Il s'agit, dit-il, du modèle typiquement français d'association. L'individu, qui ne respecte pas les directives venues d'en haut, peut être exclu du groupe. C'est d'ailleurs arrivé dans le passé, à quelques-uns d'entre nous.

Actuellement et de plus en plus, les réseaux verticaux laissent place à des groupes locaux avec dépérissement du « nous » organisé ; le « nous » est davantage le résultat de l'action que le préalable à l'action. L'engagement distancié, c'est ainsi que l'auteur appelle ce nouveau mode de regroupement militant, est plus ponctuel. Il donne un poids croissant aux individus, lesquels mettent leur talent au service du but poursuivi par le groupe. Déclin des engagements anonymes, redéfinition des rapports entre vie privée et vie militante, compétence des individus reconnues par le groupe... C'est la fin de l'adhésion totale (adhérer veut dire coller) de la délégation de la parole.

Décidément, je reconnais que certains aspects de cette nouvelle militance ne sont pas pour me déplaire. Et à vous ? ■

Gaby

« Trente-six centilitres de pages blanches »

J'avais collé Jimmy Hendrix dans le baladeur tout en jetant un oeil indiscret sur la chambre de Lize. Au pied du lit, bataillaient une panthère noire et un marsupilami sous les yeux de Corto Maltés coincé derrière son cadre de verre. Punaisées au mur, des photos montraient Lize lors de son voyage en Casamance. J'aurais plongé dans l'océan au milieu de centaines de requins tigres pour l'avoir, ne serait-ce que quelques minutes, à côté de moi. Pour le moment, le froid glissait par la fenêtre ouverte et le flasque de bourbon, acheté quelques heures plus tôt à l'épicier de nuit, ne réchauffait que le quart de mon âme. Personne n'avait poussé la porte de l'appartement sans que la solitude ne me pèse pour autant plus que cela, j'avais juste le cœur ailleurs.

L'épicier me l'avait bien dit : « t'y es la 3ème gens qui prend la p'tite bouteille verte. Fait froid ce soir, ça va te réchauffer et te donner des ailes ». Un épiciériste, c'est moins cher qu'un psy, 36 francs la consultation et l'odeur du Masalé en plus, il suffit de croire encore aux méandres de la cité et tout a des chances de rentrer dans l'ordre.

Elle m'avait laissé son lit, son univers, son poncho et me faisait partager son absence, j'en ai profité pour plonger le regard sur les 4 murs gris qui bloquaient la cour et poussé le volume de Woodoo child à la limite de mes tympans en pensant très fort à l'Afrique. Rien n'est venu perturber la quiétude de la nuit, pas un talon claquant sur le parquet au-dessus de votre tête à 3h du matin ni les sanglots d'un gamin perdu dans ses couches culottes, pas le moindre craquement d'une latte de bois venant briser le rayon de lumière sous sa porte. Un calme à perturber une carmélite en plein doute sur l'existence de la vierge régnait dans la maison où tout était feutré comme les pensées qui circulaient autour du matelas posé à même le sol. Je ne l'avais pas entendu rentrer et je ne sais plus si le sommeil m'est tombé dessus avant ou après la bibliothèque mais le choc d'un Presse pocket au coin de l'oeil à l'aube d'un mardi d'hiver, vous pose les véritables énigmes de l'existence.

J'ai porté ma main au visage quand le couloir s'est allumé. « Saloperie d'étagère ! Tu n'as rien ? » Lize portait un caleçon bleu et un tee-shirt qui laissait entrevoir des seins bruns par le soleil. J'avais les « bouts de bois de dieu » de Sembene Ousmane coincés entre la paupière gauche et une masse compacte d'objets divers qui bloquaient ma vision. Sauf mon oeil droit rivé sur Lize qui s'affolait pour dégager les bouquins du dessus de ma tête à demie enfouie. « C'est rien Lize, c'est le choc de la culture, c'est tout ». Je la regardais sans trop oser bouger. Le short était remonté en haut de ses cuisses et pour rien au monde je n'aurais déplacé un demi-millimètre de ma carcasse pour pouvoir continuer à la regarder.

Elle me plaisait terriblement surtout à 5h du matin enfoui sous un paquet de livres. J'ai poussé Pacco Ignacio et Antonio Muñoz Molina qui entraient sérieusement mon existence et je lui ai pris la taille. Elle s'est glissée sous le poncho comme si les bouquins y étaient pour quelque chose tout en poussant du pied un gros dico de géopolitique. Lowé contre son long corps qui sentait la vanille j'ai pensé que toutes ces pages, même en format de poche, valaient le coup d'être lues. ■

Vaporetto

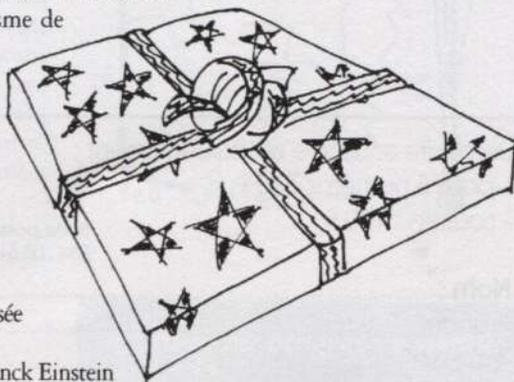
CADEAU DE NOEL

« Les nouveaux chiens de garde », de Serge Halimi
Ed. Liber-Raisons d'agir :

« Les journalistes de l'ORTF, disait Jeanson, ne font pas de l'information, ils font les commissions ». Certes, l'ORTF n'existe plus et pour ceux qui croiraient que la liberté et la diversité d'expression y ont gagné, S.Halimi a concocté un antidote puissant à la crédulité. Du « journalisme de révérence » au « journalisme de marché », tous les mécanismes de l'unanimité éditoriale de la presse française sont détaillés, et ses omniprésents et complaisants hérauts décapés à l'acide.

A lire, et faire lire, absolument, et à offrir à vos amis, si vous en avez de cette sorte, qui pensent encore que le Nouvel Observateur, le Monde, Libération... regardent la société mondialisée de l'œil gauche.

Franck Einstein



ON A RECU : en cette fin d'année 1997 les feuilles libertaires et alternatives contiennent de remplir notre boîte postale.

R.I.R.E., N°18 de novembre et décembre 97 ; objecter à l'esprit de défense, Kosovo, Grèce, Suisse pour l'étranger et un dossier sur l'armée du FN. BP 2402 F 13215 Marseille Cédex 02.

STOP MALVILLE : N°23 les Européens contre Super-phénix, démantèlement en vue ! Le bide des nucléocrates de la CGT, et d'autres articles contre Super-phénix. 9 rue Dumenge 69004 Lyon.

LE CAUSSE MOPOLITE : N°15 le thème de ce n° traite de l'Autre. L'Autre celui de nulle part, en exil quasi perpétuel, apatride ou presque, parce que les pays lui refusent une existence officielle. Avant goût! Lacabru 46260 Promilhanes

LE COMBAT SYNDICALISTE : N°182 et 183; Longwy, les méfaits du libéralisme, les salariés de « La rue » font de la résistance, chômeurs et syndicalistes, prud'hommes. BP 38-94601 Choisy-le-Roi Cédex.

ALTERNATIVE LIBERTAIRE : N°200 (La Belge) Anars en noir, en rouge et en vert. BP 103-1050 Ixelles 1 Belgique.

ROJO Y NEGRO : N°93 et 94, on le trouve aussi sur internet <http://www.cgt.es>

LA VACHE FOLLE : N°15 journal politiquement j't'emmerde des jeunes écologues et alternatifs. Black Panthers, Interview de Golias

37 rue Julien la Croix 75020 Paris.

A CONTRE COURANT : N°88 démocratie formelle et démocratie réelle, ouvrir les frontières... BP 2123 68060 Mulhouse cédex

CETTE SEMAINE : N°70 le point sur Mumia Abu-Jamal, la grève fait relâche le spectacle continue. BP 275 54005 Nancy.

LES MURS EN PARLENT



LA VILLE BOUGE

Au fil de l'eau p 2

SCIENCE-FICTION ?

Le passé est présent p 3

ENTRETIEN

Ras l' front. p 4 et 5

MEMOIRE IMMEDIATE

Liverpool p 6 et 7

LA CENTRALE

Vincent Morandi. p 8 et 9

DANS LES COULISSES

Les cols verts de Vauban p 10

PHILOSOPHIE

Jouir à gauche p 11

ESPAGNE 36

La C.N.T. p 12

COUP DE GUEULE

Tirer plus vite que son nombre p 13

EXPOSITION

L'Occitanie rencontre le Judaïsme p 14

ON BOUQUINE

Jacques Ion, Daniel Coben. et ? p 15

LIBER...TERRE

36 cl de pages blanches. p 15

POTS DE VIN ET COPINAGE

Relaxe pour Jean-Luc Galvan :

Pour avoir simplement hébergé un couple d'origine basque, au vu et au su de tout le monde, Jean-Luc, militant associatif et cinéaste, a été condamné à 2 ans de prison dont 6 mois ferme et à 3 ans de privation de droits civiques. Il a décidé de faire appel en demandant que son cas soit examiné à sa juste mesure. Son comité de soutien se mobilise pour demander sa relaxe, un examen réel de son dossier et réaffirme le principe du droit à l'hospitalité.

Comité de soutien c/o Canal Sud, 40, rue A. Duménil. 31400 Toulouse. Fax : 05 61 25 95 43

E.mail : canalsud@worldnet.fr (Soutien financier : ccp Toulouse 6407 67C)

Victoire pour Philippe Videlier :

Pour avoir refusé le négationnisme, les compromissions et le mensonge ce chercheur se voyait traité d'indésirable au CNRS. Après 1400 jours de combat il vient enfin d'obtenir sa réintégration à l'Institut d'Etudes Politiques de Lyon. Il remercie tous ceux qui l'ont soutenu dont le Coquelicot. (Cf. Lettre du cercle Marc Bloch N°12)

le coquelicot

Directeur de publication : Patrick Leclerc
 Equipe de rédaction : Marc Bernard, Juanito Marcos, Patrick Leclerc, Robert Venezia.
 Prix du numéro : 10 F
 Abonnement : 5 numéros : 50 F
 Abonnement de soutien : 100 F
 Boîte postale : 4078 31029 Toulouse Cedex 4
 Fax : 05 61 25 73 71
 Commission paritaire : 760/95
 Imprimerie spéciale Le Coquelicot
 Ont été mis à contribution pour ce numéro :

Bibas, Danielle, David, Gaby, M.Onfray, F.Otero, Patrick, JB.Pouy, Ravachefolle, S.Berson, Vaponetto. dessins de P.Rouault et de Tignous.

Je désire souscrire un abonnement :

- pour 5 numéros : 50 F

- soutien : 100 F

le coquelicot

Boîte postale : 4078 31029 Toulouse Cedex 4
 Fax : 05 61 25 73 71

Nom :

Prénom :

Adresse :